

CETTE ANNÉE-LÀ...

1911. Déjà des rumeurs de guerre se font jour entre la France et l'Allemagne. Le cabinet d'Aristide Briand doit démissionner, trois jours après que le Parlement lui ait accordé sa confiance. Dans les débits de tabac, une cigarette cocardière a les faveurs des fumeurs : la Gauloise. À Paris, les Ballets russes triomphent : c'est le sacre de Nijinski. À Vienne, on pleure la mort du compositeur Gustav Mahler alors qu'à Londres on s'apprête à fêter le couronnement de George V. Au Louvre, c'est la stupéfaction. On a volé *La Joconde* ! Les sportifs, eux, n'ont d'yeux que pour le boxeur Georges Carpentier qui vient de ravir le titre de champion d'Europe alors qu'en rugby, la France a défait sans complexe l'Ecosse dans le Tournoi des cinq nations.

Sur les grands boulevards de la capitale, on s'émerveille devant la féerie du cinématographe. À Stockholm, Marie Curie se voit remettre, pour la seconde fois, le prix Nobel pour sa découverte du radium. Au théâtre, un certain Sacha Guitry écrit une pièce qui déplace les foules : *Un beau mariage*.

À Cahors, on est à cent mille lieues de cette effervescence. Pourtant au Café Aubran ou dans le jardin du Café Tivoli, on fait mine de ne pas croire à une guerre prochaine. Le soir, à la lueur des becs de gaz, on va traîner devant la devanture du magasin «Paris-Cahors», la grande attraction du moment, près de la pharmacie Garnal. Ou bien on hasarde une promenade du côté du kiosque à musique sur les allées Fénelon. Les plus téméraires pousseront leurs pas jusqu'au Pont Valentré. Ses trois tours dressées dans le ciel encore mauve sont sourdes à ce qui se dit à la TSF.

En ce printemps 1911, les Cadurciens n'aspirent qu'à aller cueillir les orchidées du Mont d'Angely, les coucous du vallon de Valroufié, les giroflées du château de Roussillon, les violettes du bois de Labéraudie ou encore les lilas jalonnant la vieille route de Paris. La nature est bien trop exubérante pour songer à des lendemains qui déchantent.



1925

Cependant, à l'heure de la Salers ou du Byrrh, il est un sujet qui fait la conversation dans les bistrotts du boulevard. On ne parle plus que de ce grand hôtel qui se construit non loin de la gare. «Une folie» disent certains. Faut-il que son propriétaire ait beaucoup d'argent pour se lancer dans pareille aventure ? Nous ne sommes pas à Biarritz ou à Deauville et pourtant on nous promet un éta-

blissement de grande classe ! Songez donc, on a fait appel à un cabinet d'architectes parisiens : Lescale-Malsert. «Terminus» qu'il va s'appeler.

Dans tout Cahors, il n'est plus question que de cette construction pharaonique. D'autant qu'à cet endroit, sur le flanc de la colline qui mène à la caserne, il n'y a que quelques arbres qui jettent de l'ombre sur ce chemin qu'on a baptisé récemment «Avenue du Nord» et qu'on rebaptisera plus tard avenue Charles de Freycinet en hommage à ce politicien qui fut « délégué à la guerre » sous Léon Gambetta. L'homme fit ses études au lycée de Cahors avant d'être élu sénateur en 1876, il restera sous les ors du Palais du Luxembourg jusqu'en 1920. Ministre des Travaux publics, président du Conseil, ministre d'Etat pendant la guerre de 1914-18, il fut aussi un membre éminent de l'Académie Française.

On abat donc quelques platanes pour ériger le grand hôtel qui accueillera bientôt les voyageurs transitant par Cahors. Il faut dire qu'à cette époque, la gare cadurcienne connaît une forte affluence. Située sur la ligne Paris-Port-Bou (Espagne), gare du P.O. (c'est ainsi que l'on désigne alors la compagnie des chemins de fer reliant Paris à Orléans), elle assure la correspondance des lignes desservant Capdenac en Aveyron et Libos en Lot-et-Garonne. Le chef-lieu du Lot jouit donc d'un bel établissement ferroviaire qui fait la fierté de la ville. Sur la place Jouinot-Gambetta (homme militaire qui fut ministre de la Guerre au début du XX^e siècle et dont la mère était la sœur de Léon Gambetta !), au sortir de la gare, il y a une floraison de calèches pour transporter les voyageurs à leurs hôtels.

En réalité, l'hôtel le plus prestigieux de la ville est celui des Ambassadeurs, situé sur les boulevards, l'artère principale qui relie la place Lafayette au Pont Louis-Philippe. Les autres établissements n'offrent qu'un confort limité. Situé tout près du Café Tivoli (actuellement Le Bureau) et du Café de Bordeaux (aujourd'hui Interlude), Les Ambassadeurs drainent la clientèle la plus huppée de la ville. Désormais, il faudra compter sur Le *Terminus* ! Déjà les fondations sont faites et de hauts murs laissent entrevoir le caractère majestueux du nouvel édifice aux allures bourgeoises. À l'évidence : le touriste en villégiature au *Terminus* aura vue sur le fameux Pont Valentré. Voilà qui, à coup sûr, sera un excellent argument publicitaire !